

Patrie spirituelle, Eglise et Compagnie

●●● **Mathias Trennert-Helwig**, Constance (Allemagne)
Prêtre, auteur d'une thèse sur l'amour
chez Teilhard de Chardin¹

Si, cinquante ans après sa mort, le Père Teilhard de Chardin est reconnu comme un maître spirituel, on le doit à son inébranlable fidélité envers l'Eglise et l'Ordre des jésuites. Il a puisé dans son éducation religieuse et dans sa propre ecclésiologie la force de surmonter les difficiles épreuves ecclésiastiques.

Entré au noviciat de la Compagnie à Aix-en-Provence en 1899, Teilhard a assisté de très près au sort de ses confrères Henri Bremond et George Tyrell, soupçonnés de « modernisme ». Tyrell a été excommunié pour avoir critiqué publiquement l'encyclique *Pascendi* (1907), rédigée pour l'essentiel par le cardinal Billot s.j. et dirigée contre les plus récents développements de la philosophie et des sciences bibliques. Trois jours avant sa mort, le 15 juillet 1909, Bremond lui avait administré les derniers sacrements, et le jour de son enterrement dans le cimetière anglican de Storrington, il avait béni sa tombe alors que l'évêque de Hastings, Amigo, avait explicitement refusé la sépulture ecclésiastique et la messe de requiem pour le converti Tyrell.

C'est le même évêque Amigo qui a ordonné Teilhard prêtre en 1911, à Hastings, où il avait étudié la théologie depuis 1908. Teilhard a donc prononcé en 1910 le serment « antimoderne », sans même imaginer que lui-même - sous l'influence de Blondel, de Bergson et de leur philosophie évolutive - serait suspecté de modernisme jusqu'à sa mort.

Un brave enfant

Pierre Teilhard de Chardin a vécu une enfance heureuse avec ses dix frères et sœurs, dans la vaste propriété de Sarcenat et à Clermont-Ferrand, la ville voisine. Les enfants ont été profondément marqués par le catholicisme conservateur de leurs parents. A l'internat des jésuites de Mongré, Pierre se signale par de bons résultats et « une désespérante sagesse », pour reprendre les mots de son maître Henri Bremond.

Le timide et sympathique collégien est moins impressionné par la lecture de *l'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas de Kempis que par « le reflet doré » des montagnes et des forêts de l'Auvergne. Son « sens de la plénitude », comme l'a décrit Richard Brüchsel, cherchait sous la rude surface des pierres l'élément permanent, le « feu divin » caché au-dedans de la matière. Le cœur enflammé de Jésus, qu'il pouvait contempler quotidiennement dans la maison paternelle et qui l'accompagna jusqu'à sa mort comme une icône, symbolisait la force de l'amour divin, qui, à partir du Christ, irradie tout le cosmos. Il était chez lui dans ce *Milieu divin*.

1 • *Die Urkraft des Kosmos : Dimensionen der Liebe im Werk Pierre Teilhard de Chardin*, Herder, Freiburg 1993.

Bien intégrée, la piété traditionnelle héritée de ses origines catholiques l'a accompagné dans tous ses combats intérieurs et extérieurs. Ses recherches pour connaître et comprendre « l'éternel féminin » en Marie et dans « la Mère Eglise » l'ont purifié jusque dans sa maturité.

Soldat du Christ et de la France

L'imperturbable et aimable distinction de Teilhard s'est trouvée en quelque sorte en tension avec le tempérament militaire qui l'a conduit tout droit vers la Compagnie de Jésus et la Première Guerre mondiale. Le contraste entre le charme de son sourire et la raideur de l'obéissance militaire est sans doute l'une des raisons qui expliquent la fascination qu'il exerçait sur ses nombreux amies et amis.

Mobilisé dans les services infirmiers en décembre 1914, il demande à être incorporé comme brancardier dans une infirmerie de première ligne. Il survit miraculeusement à toutes les grandes batailles et est décoré pour son courage et son mépris total du danger : il avait refusé de devenir aumônier militaire et de passer du grade de simple caporal au cercle privilégié des officiers. Il porte dans son sac le Saint Sacrement et profite des accalmies du combat pour écrire des méditations sur la force transformante de l'eucharistie (*Le Christ dans la matière*, 1916).

Après un congé, au cours duquel il prononce ses vœux solennels le 26 mai 1918, il rédige un essai, *Le Prêtre*, dans lequel il écrit cette prière : « Je voudrais être, Seigneur, moi, pour ma très humble part, l'apôtre et (si j'ose dire) l'évangéliste de votre Christ dans l'Univers. » Ce texte donnera naissance en 1923 à la fameuse *Messe sur le monde*, citée par

le pape Jean Paul II dans son encyclique *Ecclesia de eucharistia* (2003). Le religieux reconnaît que sa vocation n'est pas de mépriser le monde, mais de le « sanctifier, dans la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, la puissance incluse dans l'amour, dans l'or et dans l'indépendance ».

spiritualité

Teilhard de Chardin pendant la guerre, 1918.



Science et Eglise

L'expérience du front, que Teilhard appelle son « baptême du feu », est celle d'une libération de sa conception du monde (*Weltanschauung*). L'évolution de la matière devient le paradigme par excellence.

Pour le soldat qui revient du front, ceux qui ne partagent pas ses expériences sont des mous. Dans les *Notes pour servir à l'évangélisation des temps nouveaux* (1919), il écrit à ses supérieurs et à ses amis que le grand schisme qui menace actuellement l'Eglise, c'est le divorce entre l'humain et le christianisme.

Sans ménagement, il poursuit : « Quand, après avoir partagé quelque temps les préoccupations, les espoirs, l'activité qui font vivre le sommet de l'Humanité, on revient à certains cercles de notre religion, on croit rêver en voyant quels efforts s'y absorbent dans la béatification d'un serviteur de Dieu, dans le succès d'une dévotion, dans l'analyse raffinée et impossible d'un mystère. Nous construisons notre demeure dans les nuées, et nous ne voyons pas que la réalité marche en dehors de nous... »

Un des grands désirs de Teilhard était que l'on regarde vraiment le monde comme une création continue (*creatio continua*) de Dieu. Il s'en exprime dans un essai envoyé directement à Rome, en 1936, à la *Propaganda fide*, qu'il conclut par ces mots : « Le Monde ne se convertira aux espérances célestes du Christianisme que si préalablement le Christianisme se convertit (pour les diviniser) aux espérances de la Terre. »

Ce n'est qu'en 1965 que le concile Vatican II exaucera son vœu en faisant siennes « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps ». Rétrospectivement, il est prouvé que l'œuvre de Teilhard a exercé une influence décisive sur le

contenu de la Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, grâce surtout à son ami Henri de Lubac.

Déjà le 15 août 1917, Teilhard réfléchissait sur le rôle des « précurseurs », ceux qui sont « nés trop tôt ». Pour avoir été « novateurs » et « sacrilèges », ils ont couru le danger d'être écrasés comme la première vague. Les « précurseurs de la vérité » ont souvent frayé la voie à l'orthodoxie de demain, mais « leur situation est pleine de risques, de tristesse et de beauté ». Et il conclut en guise de résolution : « La grande tentation est celle de la Révolte. La grande joie est celle de foncer dans la solitude. »

La conviction que sa vision aurait la force de s'imposer par elle-même relevait chez Teilhard d'une sorte de spontanéité proche de la naïveté. Ses idées font sensation ; il les développe dans les milieux académiques de la métropole parisienne, dans les cercles de l'Ecole Normale, dans le salon philosophique de Madame Léontine Zanta. Même sur le sujet brûlant du péché originel, il rédige un essai d'explication compatible avec la théorie de l'évolution, qui a été transmis à Rome.

Nommé entre temps professeur de géologie à l'Institut catholique, Teilhard doit renoncer à sa chaire et se rendre en Chine pour y mener des recherches. C'est son premier exil ; il sera suivi d'un deuxième aux Etats-Unis, après la Deuxième Guerre mondiale.

L'Eglise « Phylum »

Son habitude innée de généraliser ce qu'il aime et son habitus professionnel de considérer la terre dans des espaces plus vastes vont aider Teilhard à rester fidèle à l'Eglise et à son ordre. Parmi ses amis, c'est surtout Lucile Swan qui, durant les années communes à Pékin (1929-1941),

le presse de quitter la Compagnie pour être relevé de ses vœux et publier en toute liberté, un pas qu'il n'a jamais envisagé sérieusement.

En octobre 1942, durant sa retraite, il note : « Je ne puis m'unir à Lui que par adhésion au faisceau vivant (Eglise, Compagnie)... *sentire cum*, "conspiration" ». En dehors de cette communion, il n'y a que « les ténèbres extérieures » et il ajoute : « = l'ISOLEMENT ». L'Eglise est pour lui le « Phylum »,² c'est-à-dire le tronc vivant de l'évolution, son axe de convergence qui conduit vers le but, le Christ-Oméga.

En parlant de « Phylum », Teilhard applique analogiquement au mystère de l'Eglise un concept issu de l'évolution biologique : comme seule une dynamique de croissance a un avenir et que tout autre chemin conduit à une impasse, ainsi l'Eglise progresse vers son but.

Le 28 septembre 1948, il écrit dans son *Journal* : « "Infaillibilité" de l'Eglise : rien d'autre que le sens phylétique³ guidant la collectivité chrétienne le long des lignes d'attraction émanées de ce Centre Divin. » Ce qui signifie que l'Eglise rejoint ce but par la force du Christ-Oméga, qui l'attire et la dirige à la manière d'un rayon laser.

Cette compréhension de l'Eglise comme organisme vivant en croissance a permis à Teilhard de rester fidèle jusque dans les moments amers de dépression, lorsque, en 1948, Rome lui a refusé une fois de plus l'autorisation de publier son œuvre majeure, *Le Phénomène humain*, et qu'il lui a été interdit

d'accepter une chaire d'enseignement au prestigieux Collège de France. Teilhard s'est évidemment inspiré de l'image paulinienne du « Corps du Christ » et il a donné un beau témoignage, lorsqu'en 1921, interrogé sur son attitude envers l'Eglise officielle, il répondit : « Je crois que l'Eglise est encore une enfant. Le Christ, dont elle vit, est démesurément plus grand qu'elle ne se l'imagine ; et pourtant, dans des milliers d'années, quand le vrai visage du Christ se sera un peu plus découvert, les chrétiens d'alors réciteront encore, sans réticences, le Credo. »

Sérénité

Teilhard n'a jamais vécu dans la solitude ; il était « un génie de l'amitié » (I.F. Görres) jusqu'à ses derniers jours à New York, lorsque Pierre Leroy et Rhoda de Terra, parmi d'autres, se tenaient à ses côtés. Les lignes adressées à sa secrétaire Jeanne Mortier, en 1954, témoignent de sa confiance inébranlable en la force de la vérité et de la merveilleuse sérénité de la vieillesse : « Si mes écrits sont de Dieu, ils passeront. S'ils ne sont pas de Dieu, il n'y a qu'à les oublier. »

Quatre semaines avant sa mort, il attestait : « Je ne me suis jamais senti plus lié, par le fond, à l'Eglise ; - ni plus certain que cette Eglise, en repensant plus à fond son Christ, - sera la religion de demain... »

M. Tr.-H.

(traduction : P. Emonet)

2 • Souche primitive d'où est issue une série généalogique (*Petit Robert*) (n.d.l.r.).

3 • Relatif au mode de formation des espèces (*Petit Robert*) (n.d.l.r.).